

*Partir, marcher droit, arriver quelque part. Arriver ailleurs plutôt que de ne pas arriver. Arriver où on n'allait pas plutôt que de ne pas arriver. Avant tout arriver. Tout, plutôt que vaguer. Et que la plus grande erreur c'est encore d'« errer » : voilà sa nature même et la race de son secret.<sup>1</sup>*

René Descartes

Il est de plus en plus fréquent de dire d'une situation qu'elle est complexe. Qu'est-ce que le complexe sinon un maître-mot, d'une intolérable simplicité, qui tente vainement de combler le vide d'où s'échappe le réel. Présent depuis toujours, se perfectionnant patiemment, en attendant que son moment arrive. Mais son moment n'est toujours pas arrivé. Insaisissable depuis la rupture épistémologique moderne initiée par Kant dans la *Critique de la raison pure* (1781), seule son interprétation phénoménale fait sens à nos yeux, et seule son expérience se laisse subjectivement construire par un sujet connaissant. Ce postulat épistémologique présente le réel comme le résultat d'une construction mentale et place ainsi l'homme devant une ambiguïté incontournable : l'image du réel. « Ce sont les regardeurs qui font les tableaux » disait Marcel Duchamp. Quand nous contemplons le réel, ce qui en est perçu dépend alors de notre unique *com-préhension*<sup>2</sup>. Ainsi, indifférent à notre regard réaliste mais *com-prébensif*, le réel se montre sous une image complexe (Edgar Morin), mais aussi sous une image simple (Paul Valéry), implexe (Jean-Louis Le Moigne), simplexe (Alain Berthoz). Nos yeux étant toujours attirés par la vérité complète et sure, d'une image descriptible et mesurable.

Ces vérités semblent elles aussi n'avoir jamais rien fait d'autre que de nous attendre. Elles vagabondaient autour de quelque chose dont on ne savait pas ce que c'était, une autre vérité, plus discrète, mais sincère : notre incapacité à décrire et à expliquer le réel dans lequel nous vivons. Ce problème ne vient pas du réel qui nous entoure mais de notre difficulté propre à le *com-prendre*. Nous regardons devant nous mais sûrement pas en nous. Les yeux cloués sur l'image du réel, nous pensons, réfléchissons et même théorisons sans connaître les lois ni de la nature ni de la pensée. Nous connaissons sans savoir ce qu'est la connaissance. Nous percevons le réel qui nous entoure et lui donnons des significations mais connaissons nous l'exacte signification du mot signification ? Nous pensons et réfléchissons mais savons nous ce qu'est l'action de penser ? Impossible alors de ne pas s'interroger sur notre connaissance et impossible alors de ne pas se demander : comprenons-nous ce que veut dire comprendre ?

Si l'on se réfère aux travaux d'Edgar Morin, toute connaissance est un miroir, un reflet du réel sans être le réel lui-même. Chaque connaissance est un échange, une traduction du réel suivi d'une construction intellectuelle : la réalité. Une certitude mouvante, un va-et-vient qui berce tout regard scientifique. Se

---

<sup>1</sup> René DESCARTES, *Discours de la méthode*, 3<sup>e</sup> partie « Quelques règles de morale tirées de la méthode » page 1335

<sup>2</sup> *Com-préhension*, *com-prébensif*, *com-prendre* sont utilisés ici selon leur sens étymologique, composé de *cum* « avec » et *prehendere* « prendre, saisir »

matérialise ici un distinguo entre réel et réalité, incertain et certain. Le réel, impénétrable, nous laisse seuls face à la réalité, notre réalité : construction subjective d'une interaction direct entre nos organes perceptifs et le réel. Pour Emanuele Coccia cette construction est issue « d'une relation de contiguïté [sunechous ontos] avec ce lieu ou espace intermédiaire où le réel devient sensible, perceptible [per continuationem suam cum videntem] »<sup>3</sup> Naît ainsi l'idée qu'il existe entre réel et réalité un continuum dont la présence ne peut être ignorée, un espace plein où « l'objet réel, le monde, la Chose devient phénomène »<sup>4</sup> et rencontre nos sens. Car le réel est là, mais il n'est ni sensible ni certain. Il a besoin de le devenir, via un médiateur.

Pour autant, il n'est pas rare que le réel résiste à nos provocations et laisse s'accumuler erreurs et incertitudes quand nous tentons de *com-prendre* son image. Inhérentes à la connaissance, ces dernières nous menacent d'errance<sup>5</sup> si nous ne faisons pas une critique permanente de nos idées. Proche et intime, la connaissance devient, tout d'un coup, lointaine et étrangère dès que l'on essaye de la connaître. En la caressant, elle éclate et éclabousse d'incertitudes sans fin les grandes certitudes du savoir. Elle possède ce double paradoxe : paradoxe d'une connaissance qui non seulement se divise en mille morceaux dès les premières interrogations, mais qui aussi met à jour l'inconnu qui existe en elle. Comme toute chose, la connaissance, « se manifeste en disparaissant »<sup>6</sup>. Cela ne serait rien si seulement on n'avait pas en face de nous l'infini.

L'idée d'une connaissance véritable est alors une non-vérité<sup>7</sup>. Si le réel est unique parce qu'insaisissable, la réalité est variable. En elle nous devons reconnaître son incomplétude et son incertitude, sa multiplicité et sa diversité et accepter qu'elle même ignore ce qu'est que le fait de connaître. Elle est un phénomène multidimensionnel, irréductible à la seule notion d'idée. Trop certaine pour être fausse, trop incertaine pour être vrai. Le certain et l'incertain s'emmêlent, liés tel une complémentarité antagoniste. Et s'il est juste de penser que toute connaissance porte en elle son incertitude, il est aussi vrai de penser que toute incertitude contient une floraison de connaissances. C'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter : singulier instant où la réalité repousse le réel, où le certain naît de la présence de l'incertain, où l'esprit trouve sa raison dans le corps.

---

<sup>3</sup> Emanuele COCCIA, *La vie sensible*, éditions Rivages, 2010, page 28

<sup>4</sup> Ibid., page 24

<sup>5</sup> Erreur : issu de latin *errare*, errer.

<sup>6</sup> Henri MALDINEY

<sup>7</sup> D'après Theodor W. ADORNO, *La totalité est la non-vérité*.